# Narration et anti-narration

**A propos de Pierre Fédida**

**Par Bernard GOLSE**

---

*Texte de l'intervention faite dans le cadre du Colloque sur* ***« L'écriture de la psychanalyse … »*** *organisé par la Société Médecine et Psychanalyse (Danièle BRUN)*
*FACO, Paris, le 13 novembre 2021*

---

## Introduction

- C'est vraiment un grand plaisir pour moi que de participer à ce très beau colloque et je remercie sincèrement Danièle BRUN de m'y avoir convié pour une intervention que j'ai conçue comme un hommage à Pierre FÉDIDA
- Le thème de ce colloque renvoie à un sujet difficile car la psychanalyse est par essence un fait oral et dès lors, parler de l'écriture de la psychanalyse pose immédiatement la question de savoir de quelle écriture il s'agit véritablement : l'écriture de qui, l'écriture de quoi et l'écriture pourquoi ?
- Si l'on pense à l'écriture des cas et si, comme D. WIDLÖCHER, on se représente la cure-type comme un espace de production d'une co-pensée par les deux protagonistes en présence, alors comment passer de l'oral à l'écrit en introduisant de manière obligée un phénomène d'après-coup qui vient se surajouter à l'après-coup d'ores et déjà inclus dans la parole de l'analysant lui-même ?
- Mais l'écriture de la psychanalyse ne se résume pas à l'écriture des cas, tant s'en faut, et c'est cela surtout que je voudrais essayer de faire sentir.
- J'ai souhaité réfléchir à ces questions en partant d'une part de ce que les bébés m'ont appris en matière de narrativité, et d'autre part de ce que Pierre FÉDIDA m'a fait comprendre au sein la supervision que j'ai faite avec lui dans le cadre de mon cursus de formation à l'APF (Association Psychanalytique de France)
- Ce à quoi s'ajoute pour moi, la grande importance de ses *écrits* justement, de ses écrits à lui …
- Pierre FÉDIDA et les bébés : un rapprochement insolite mais peut-être fécond … sait-on jamais !

## Narrativité et narration

- La narrativité est à la narration, ce que la mise en récit est au récit
- Autrement dit, la narration et le récit sont les produits finis (ou infinis ?) de cette narrativité et de cette mise en récit
- Autrement dit encore, la narration et le récit valent surtout comme *contenus de représentations* alors que de leur côté la narrativité et la mise en récit valent plutôt comme *contenants processuels* qui permettent d'organiser et de faire advenir ces dits contenus

## Quelques mots tout d'abord sur l'ontogénèse de la narrativité

Je rappellerai pour commencer qu'il existe différents types de narrativité qui s'ajoutent les uns autres par strates successives au fil du développement :

- Une narrativité sensorielle tout d'abord, bien étudiée par Kostas NASSIKAS (2012) qui a proposé le concept de « syntaxe sensorielle » et surtout par D.N. STERN (1992) dans son magnifique *Journal d'un bébé.*
- Une narrativité corporelle et gestuelle ensuite, bien explorée par G. HAAG (2018) chez les bébés avec le concept « d'image motrice » qui raconte bel et bien quelque chose de leur vie émotionnelle débutante et par R. ROUSSILLON (in : B. GOLSE et R. ROUSSILLON, 2010) qui nous montre, notamment chez les adolescents, que « le langage du corps et de l'acte » ne sert pas toujours les desseins du refoulement mais qu'il tente d'évoquer par le canal préverbal des événements qui se sont produits dans les tout débuts de la vie, en-deçà de l'avènement du langage, événements qui s'étaient donc eux-mêmes joués, précisément, dans le registre du préverbal.
  Ce langage du corps et de l'acte serait ainsi une sorte d'insistance à faire en sorte que le récit d'aujourd'hui se fasse dans le même canal de communication que celui dans lequel s'étaient inscrits les faits vécus à l'époque.
  Il serait donc moins de l'ordre d'un **masquage** que d'un **marquage.**
- Après quoi se met en place la narrativité en images mentales (qui fonctionne au niveau des représentations de choses) et enfin la narrativité verbale avec l'émergence du « Soi verbal » de D.N. STERN (1989) encore, Soi verbal qui fonctionne, bien entendu, au niveau des représentations de mots.

Cela étant dit, il faut bien comprendre que chaque niveau de la narrativité vaut en fait comme une *ré-écriture* du niveau précédent avec tout ce que cela sous-entend de « fueros » au sens laplanchien du terme.
A ce titre, la perception n'est déjà plus tout à fait la sensation : elle ne fait pas que nommer la sensation, elle dit quelque chose de la sensation en s'en

décalant un tant soit peu, mais je reviendrai plus loin sur cette distinction entre le « nommer » et le « dire ».
Pour exprimer les choses autrement, la perception raconte, le corps raconte, les gestes racontent, les images mentales et finalement les mots racontent, d'où de multiples récits agencés en un système d'enveloppes narratives ou proto-narratives emboîtées à la manière des célèbres matriochkas.
Par ailleurs, l'ontogénèse de la narrativité est toujours le fruit d'une co-construction car, du fait de la néoténie humaine, l'accès à la symbolisation, à la sémiotisation et à la sémantisation passe obligatoirement par le travail psychique du « Nebenmensch ».
Cette ontogénèse – en tant que fruit des interactions précoces - ne peut donc aucunement être comprise comme le fait de compétences neurologiques seulement endogènes et modularisées.
De ce fait, j'ajoute enfin qu'on peut soutenir la nécessité de trois niveaux d'organisation de la narrativité en écho à la dynamique des trois générations qui se voit souvent alléguée quant à l'avènement d'un sujet.
À l'Institut Pikler-Lóczy de Budapest - lieu qui demeure emblématique pour les professionnels de la petite enfance - on peut ainsi décrire le récit du bébé au niveau de son corps (le récit incarné), le récit qu'en fait sa « nurse de référence » dans son « journal de développement » et le méta-récit qu'en fait enfin la pédagogue à partir de ce journal de développement.
Au-delà de ces quelques rappels développementaux, on sent bien que cette ontogénèse de la narrativité forme le socle d'un accès très progressif du bébé à l'écriture de sa propre vie et de propre histoire et je rappelle alors cette belle phrase de Paul RICOEUR (1990) :
*« En faisant le récit d'une vie dont je ne suis pas l'auteur quant à l'existence, je m'en fais le co-auteur quant au sens ».*

**<u>Alors écrire : quoi, pour quoi et pour qui ?</u>**

L'une des questions posées par Pierre FÉDIDA me semble être celle de savoir de quelle écriture il s'agit véritablement quand on parle de l'écriture de la psychanalyse.
S'agit-il de l'écriture du patient (de ses rêves, de ses associations, de ses refoulements, de ses acting), s'agit-il de l'écriture de l'analyste (dans sa tête sans doute plus que sur une feuille de papier) ou s'agit-il de la co-écriture du couple analysant/analyste ?
L'écriture apparaît en fait comme un outil de l'écoute dans la mesure où elle fabrique en rendant visible ce qui ne peut, en vérité, qu'être entendu.
Pierre FÉDIDA utilise le texte freudien sur *Le Bloc-notes magique* pour soutenir l'idée que l'écriture est assimilable à une impression qui ne peut pas être tenue pour une inscription.

On serait alors tenté d'avancer qu'il *n'est pas d'écoute analytique qui soit impression ou mémoire d'écriture* avec la question corollaire de savoir si écrire aurait, ou non, valeur de mémoire inconsciente ?

## Narration et anti-narration

Il me semble que d'une certaine manière, à travers la question de l'écriture, Pierre FÉDIDA cherche au fond à s'approcher de la chose-en-soi au sens kantien du terme mais via les divers décalages entre la chose, la représentation de chose et la représentation de mots.
Je me servirai aujourd'hui essentiellement de deux textes de Pierre FÉDIDA (1983) qui figurent dans son livre intitulé *L'absence*, à savoir :

- D'une part *« Les stries de l'écrit – La table d'écriture »* pour aborder la question de la narration et
- D'autre part *« Le narrateur mis à mort par son récit »* pour aborder la question de l'anti-narration.

Après avoir dit quelques mots de la narration et de l'anti-narration, je terminerai en abordant la question du surgissement dans l'écriture et de ses éventuelles entraves.

### *1) Qu'en est-il donc de la narration ?*

Dans le chapitre *« Les stries de l'écrit - La table d'écriture »* qui est d'ailleurs le premier chapitre de son livre *L'absence*, Pierre FÉDIDA va progressivement nous amener à distinguer trois types d'écriture : l'écriture psychique, l'écriture poétique et l'écriture psychanalytique.

* *L'écriture psychique n'a lieu nulle part*

Elle ne repose sur aucune inscription matérialisée et neurologiquement localisée ; elle constitue un texte jamais écrit dont la lecture ne se soutient d'aucun signe.
*« L'écriture est la métaphore du silence »,* nous dit Pierre FÉDIDA et si cette idée de l'écriture comme métaphore concerne certes les signes mêmes de l'écriture, les lettres, qui font que la langue tient debout, plus largement, elle en appelle au langage plutôt qu'à la langue et dès lors, « écrire donne stature à la parole » et la fait tenir bon contre ce qui la menace en elle-même.
*« L'écriture serait-elle alors simple métaphore sensible – pour ainsi dire optique – de l'entendre ? »*
La proposition de Pierre FÉDIDA est au fond d'avancer l'idée qu'il s'agirait de parvenir à cette écriture psychique dont le rêve donne l'exemple privilégié puisque ce sont bien le texte individuel du rêveur, la grammaire inconsciente et la syntaxe inconsciente qui décident du contenu sémantique du rêve.

L'écriture psychique se passe des lettres et du graphisme mais elle se déploie dans le langage au sens le plus large qui soit.

* *L'écriture poétique*

Pierre FÉDIDA cite Francis PONGE :
*« Mais écrire pourquoi ? Pour produire (laisser) une trace (matérielle), pour matérialiser mon cheminement »*
L'écriture comme trace de soi, mais alors quid de l'écriture du psychanalyste ?
La trace du psychanalyste s'inscrit-elle seulement dans le processus de co-pensée évoqué précédemment ou en d'autres lieux encore ?
On sait bien que du point de vue de l'analysant, chaque analyse serait - ou aurait été - autre avec un autre psychanalyste et pourtant, en dépit de cela, il me semble que la fonction de la trace de l'analyste est tout de même de pouvoir révéler dans le matériel psychique coproduit par le couple analysant/analyste quelque chose d'une vérité qui appartienne en propre à l'analysant et qui ne dépende pas de l'analyste.
Paradoxe de la trace alors qui vient marquer quelque chose non pas de soi mais de l'autre …
La trace de l'un comme signature de l'autre, voilà qui complexifie singulièrement la question de l'écriture !
D'un certain point de vue, *« l'écriture a donc le pouvoir d'entendre ce qui se dit en une parole »* grâce à la différence qui s'insinue entre les mots et les choses, et telles seraient véritablement l'origine et la destination poétique de l'écriture.

* *En revanche, pour Pierre FÉDIDA, il n'y a pas d'écriture psychanalytique*

La psychanalyse est en effet évidemment impropre à définir le genre littéraire d'une écriture quelle qu'elle soit.
A la fin de ce chapitre, Pierre FÉDIDA nous dit que *« la table d'écriture de l'analyste - plateau trouvant assise sur ses quatre pieds – est alors le fond(s) du silence ».*
Fond avec ou sans « s ».
La table d'écriture et le silence me font penser au travail de l'artisan ou du paysan auquel Georges FAVEZ[1] (1976, 1999) en son temps, avait pu comparer le travail de l'analyste, l'artisan qu'évoque d'ailleurs également Pierre FÉDIDA lui-même en posant cette question : *« L'analyste est -il menuisier ou ébéniste ? ».*

---

[1] G. FAVEZ : *« Moi qui ne suis ni philosophe, ni psychologue, mais seulement Favez, je parle comme un paysan qui rentre de ses champs »*, c'est-à-dire comme un artisan qui redoute d'être entraîné dans les « grandes surfaces » psychanalytiques de notre temps

Il pense alors aux stries du bois :
*« Les stries de l'écrit – le blanc des vides entre les mots, entre les lignes – donnent du jour à la parole. Le vide est plein de lumière. La parole a besoin des lignes de l'écriture pour s'écrire entre les lignes ».*
Mais il convoque en outre le concept de « point gris » du peintre Paul KLEE, ce point gris – point d'écoute en quelque sorte – qui vaudrait comme un centre originaire de la création.
Le silence comme fond du monde et de son chaos.
*« Ce point est le centre, le moment et le germe de l'acte d'écrire : écrit du silence, écrire est l'acte d'entendre la parole dans son dit ».*
L'écriture psychanalytique serait ainsi à chercher quelque part entre le travail du menuiser et de l'ébéniste d'un côté et le travail de peintre de l'autre ?
Soit peut-être entre forme et couleur, ou encore entre affect et représentation.

A partir de tout ceci, on en vient légitiment à se demander quel est le destinataire du récit, le destinataire de la narration issue des processus de la narrativité ?
Autrement dit, si récit il y a, récit pour qui ?
Un récit pour soi, non adressé, préobjectal qui situerait l'écriture plutôt du côté de l'être, ou un récit pour l'autre, adressé à un objet qui situerait cette fois l'écriture plutôt du côté de l'existence, pour reprendre cette distinction winnicottienne entre l'être et l'exister (B. GOLSE, 2020).
Mais peut-être y a-t-il aussi une écriture en quelque sorte intransitive qui ne serait destinée qu'au soi d'autrefois aujourd'hui devenu autre, et ceci tant du point de vue de l'analysant que de celui de l'analyste ?
Pour l'heure, je laisse évidemment ouverte cette question intrigante…

### *2) Et j'aborde maintenant la question de l'anti-narration*

* Le chapitre intitulé *« Le narrateur mis à mort par son récit »* est un texte très court de cinq pages tout à fait étonnantes et stimulantes.
Pierre FÉDIDA y fait part de sa rencontre avec un patient venu lui raconter l'abandon par sa femme qui l'a quitté, cinq ans auparavant.
Récit longtemps retardé et peut-être encore impossible …
Pierre FÉDIDA se demande alors :
*« Que se disait-il en lui au moment où le narrateur se retourne pour commettre un meurtre ? »*
On le comprend, le meurtre dont il est question est celui du sujet qui désire consciemment raconter mais que le récit assassine.
Le narrateur est en effet mis à mort par son propre récit car la mise en mots de ses souvenirs (via la verbalisation) le sépare irrémédiablement de ses souvenirs incarnés ou in-corporés ainsi que de leur mise en corps (via les sensations et les perceptions).

Tel est l'effet incontournable de l'écart entre représentations de choses et représentations de mots.
Être dans la place du narrateur, c'est ipso facto ne plus pouvoir être dans celle du sujet du récit, d'où ce que Pierre FÉDIDA appelle « l'amnésie d'un voyeur », et j'ai envie d'ajouter l'amnésie d'un voyeur de soi-même.
Ceci me fait penser à ce que F. ANSERMET et son collègue neuroscientifique Pierre MAGISTRETTI nous ont montré depuis quelques années à propos des traces (2004).
Selon eux, en effet, du fait de la consolidation, reconsolidation, association et réassociation des traces psychiques lors de l'évocation et de la ré-évocation des souvenirs, l'expérience nous sépare immanquablement de la perception première.
Cette séparation est en quelque sorte inhérente au passage des représentations de choses aux représentations de mots selon le slogan désormais célèbre : « Traduction/Trahison ».
Cela étant, la musique du langage qui renvoie au corps et à « l'embodiment » des anglo-saxons est peut-être susceptible de redonner de la chair aux mots.
Dans le champ de la cure, c'est sans doute le transfert/contre-transfert sensoriel qui peut jouer comme ancrage de la parole dans le corps.
Le dilemme de la narrativité réside alors dans le fait de savoir si les mots et la musique des mots sont en mesure ou non de réactiver la narrativité première qui, elle, était de nature sensorielle ?
Le langage conjoint, on le sait, de l'analogique et du digital.
Le terme d'analogique renvoie à la communication prélinguistique et à la musique du langage qui n'est pas segmentable, le terme de digital renvoie à la communication linguistique proprement dite et à la chaîne parlée qui, elle, est segmentable (en phrases, en mots, en syllabes ou en monèmes et en phonèmes).
L'analogique transmet surtout des affects ou des émotions tandis que le digital transmet surtout des concepts, même si ce clivage est sans aucun doute un petit peu trop radical et schématique.
Si le digital tue l'analogique, il est en revanche peut-être pensable que l'analogique puisse parfois venir, en partie, combler l'écart entre le digital et la chose, et c'est ce qui fait sans conteste la force de la poésie.
Dans cette perspective, l'opposition freudienne entre la répétition et la remémoration pourrait alors s'énoncer en disant que la répétition vaudrait plutôt comme narrativité inconsciente en représentations de choses (émergeant éventuellement dans la jouissance) tandis que la remémoration vaudrait plutôt quant à elle comme narrativité consciente en représentations de mots.

* Je reviens alors à la mise à mort du narrateur.
Quel est le narrateur qui se trouve mis à mort : le narrateur sensoriel ou le narrateur verbal ?
Et comment les faire co-exister ?
Au regard de l'anti-narration, on peut alors se demander qui meurt, et qui ressuscite ?
On sait bien par exemple que pour l'enfant autiste, accéder au langage signifie la mort de son être premier.
Je remarque en tout cas que le mot « géométrie » apparaît quatre occurrences : trois dans la première des cinq pages de ce texte de Pierre FÉDIDA, et une autre dans la troisième page, ce qui souligne à mon sens la place privilégiée de l'espace et de la spatialité dans l'anti-narration plus que du temps et de la temporalité qui prévalent au contraire, quant à eux, dans la narration.
L'anti-narration, alors, comme une question de place ?
Pour Pierre FÉDIDA, la transgression subjective consiste peut-être dans l'instauration d'une scène imaginaire qui se signifie d'une expropriation de soi et l'explicite intervient dès lors comme affirmation dénégative du non-dit.

* L'écriture peut-elle venir réactiver la narrativité sensorielle au plus près des choses ?
*« A la fin, les gestes ont rendu tout récit dérisoire comme si raconter devait être revivre ce qui, peut-être, ne fut jamais vécu* ».
L'analyste fonctionnerait alors comme le narrateur du patient en mal de pouvoir l'être pour lui-même, mais le narrateur interne du patient – qui n'est ni l'analysant, ni l'analyste – demeure alors, quant à lui, inanalysé et inanalysable …

### *3) Pour finir, un mot enfin sur la question du surgissement dans l'écriture*

* Je cite tout d'abord Pierre FÉDIDA :
*« Du frayage neuronique aux processus de traduction, d'inscription et de transcription, on peut voir chez Freud, une recherche de la métaphore qui vise à se libérer de la comparaison et de l'analogie pour se confirmer dans son pouvoir spécifique de caractériser en propre les phénomènes psychiques inconscients et d'établir la fonction de l'écriture et du texte notamment dans leurs rapports à la parole et à l'image ».*
Et plus loin :
*« L'écriture procède par frayages et est, pour le rêveur, une lecture d'un perçu archaïquement inscrit que l'analyse donne pouvoir d'entendre ».*

* A partir de là, Pierre FÉDIDA ouvre toute une réflexion passionnante sur la fonction de la métaphore, source d'éventuels surgissements.

La métaphore freudienne – sans cesser d'être métaphore - conduit à la tentative de compréhension essentielle de la place de l'écriture.
L'inconscient ne connait que la représentation de chose ce que S. FREUD exprime en disant : *« La représentation inconsciente est la représentation de chose seule »*, elle ne connait donc pas d'inscriptions mnésiques de mots.
Pour Francis PONGE (1899-1988) auquel se réfère à nouveau Pierre FÉDIDA, seul le poème peut rendre la parole au « texte du monde ».
La représentation de chose – qui n'est pas un simple rappel d'images mnésiques de la chose – est au contact des traces mnésiques de choses et porte ainsi, à même le corps et ses impressions, la vérité et la réalité de la chose.
Écrire est alors pris sur le corps de la chose, dans sa texture.
Écrire est une effraction du corps dans l'acte de dire l'élémentarité – l'élémentarité matérielle – de la chose.
Le seul texte existant est certainement le texte de la chose …
C'est ainsi qu'on peut s'interroger sur la fonction que prendrait l'écriture, en quelque sorte entre représentation de chose et représentation de mot.
Écrire, c'est frayer aux choses leur temps dans le silence et confier ainsi aux mots le pouvoir de les dire – du silence – dans ce qu'elles sont.
L'écriture s'écrie (du verbe « s'écrier »), en quelque sorte !

* Mais Pierre FÉDIDA va plus loin encore :
*« Ce qui nous fait reconnaître une chose comme chose, c'est exactement le sentiment qu'elle est différente de son nom, du mot qui la désigne, du mot qui porte son nom, du mot dont elle est bien touchante de consentir à porter le nom ».*
D'où sa prise d'appui sur les travaux de Henri MALDINEY (1912-2013) pour qui il y a dans le terme de « parler » - à la fois et conjointement - nommer et dire :
*« Nommer, c'est nommer quelque chose. Mais dire, c'est dire quelque chose de quelque chose ».*
Le nom assigne sémantiquement un contenu de sens au détriment de la racine des choses et des directions de sens qu'elles font émerger dans la parole, et j'ajoute que de ce point de vue, le nom éloigne alors de la chose-en-soi.
L'écriture travaille, quant à elle, dans l'épaisseur des mots dont elle se sert comme moyen de frayage d'une voie – d'un chemin plutôt – qui traverse les choses.
Finalement, écrire doit être reconnu comme le pouvoir d'entendre ce qui se dit en une parole grâce à cette différence entre les mots et les choses et c'est là que je situe la question du surgissement, et du surgissement dans l'écriture en particulier.
Non pas seulement dans l'écriture au sens graphique du terme, mais dans une écriture au sens large, au sens de l'écriture psychique de l'analyste, de l'analysant et de leur duo.

Ce surgissement n'a donc rien de garanti et là se trouve le pari de l'analyse.

## Conclusions

- Pour conclure, je voudrais dire à quel point l'œuvre de Pierre FÉDIDA demeure pour moi une source vivante de réflexion et de questionnements.
  Son écriture a des effets très particuliers sur la pensée de l'autre car bien évidemment, il ne s'agit pas d'une écriture défensive qui viserait au contraire à figer et à restreindre la liberté créative.
- En ce qui concerne la narrativité, si Paul RICOEUR a proposé et approfondi le concept « d'identité narrative » et de ses divers « empêchements », il me semble que Pierre FÉDIDA nous convie quant à lui à dialectiser une narration identitaire et une anti-narration dés-identitaire
- Narration et anti-narration m'apparaissent finalement aujourd'hui se situer dans un rapport analogue à celui qui régit les effets de la matière et de l'antimatière : de leur annihilation mutuelle peut parfois surgir - mais pas toujours - une créativité nouvelle et fondamentalement imprévisible.

## Éléments Bibliographiques

F. ANSERMET et P. MAGISTRETTI
*A chacun son cerveau (Plasticité neuronale et inconscient)*
Editions Odile Jacob, Paris, 2004

G. FAVEZ et coll.
*Être psychanalyste* (ouvrage collectif)
Éditions Dunod, Coll. « Inconscient et Culture », Paris, 1976

G. FAVEZ
Psychanalyste où es-tu ?
L'Harmattan, Coll. « Psychanalyse et civilisations », Paris, 1999

P. FÉDIDA
* Les stries de l'écrit – La table d'écriture, 13-38
* Le narrateur mis à mort par son récit, 47-51
In : *L'absence* (P. Fédida)
Éditions Gallimard, Coll. « Connaissance de l'Inconscient », Paris, 1983

B. GOLSE
*Le bébé, du sentiment d'être au sentiment d'exister*
Érès, Coll. « 1001 BB », Toulouse, 2020

B. GOLSE et ROUSSILLON
*La naissance de l'objet (une co-construction entre le futur sujet et ses objets à venir)*
P.U.F., Coll. « Le fil rouge », Paris, 2010, 1ère éd.

G. HAAG
*Le Moi corporel*
P.U.F., Coll. « Le fil rouge », Paris, 2018

K. NASSIKAS, E. PRAK-DERRINGTON et C. ROSSI (sous la direction de)
*Fabriques de la langue*
P.U.F., Coll. « Le Fil rouge », Paris, 2012

P. RICOEUR
*Soi-même comme un autre*
Le Seuil, 1990

D.N. STERN
*Le monde interpersonnel du nourrisson – Une perspective psychanalytique et développementale*
P.U.F., Coll. « Le fil rouge », Paris, 1989 (1ère éd.)

D. N. STERN
*Journal d'un bébé*
Calmann-Lévy, Paris, 1992

**Bernard GOLSE**

Pédopsychiatre-Psychanalyste (Membre de l'Association Psychanalytique de France) / Ancien Chef du service de Pédopsychiatrie de l'Hôpital Necker-Enfants Malades (Paris) / Professeur émérite de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université René Descartes (Paris 5) / Fondateur et Directeur scientifique de l'Institut Contemporain de l'Enfance / Membre titulaire du Laboratoire « Psychologie Clinique, Psychopathologie, psychanalyse » (PCPP) de l'Université de Paris / Ancien Membre du Conseil Supérieur de l'Adoption (CSA) / Ancien Président du Conseil National pour l'Accès aux Origines Personnelles (CNAOP) / Président de l'Association Pikler Loczy-France / Président de l'Association pour la Formation à la Psychothérapie Psychanalytique de l'Enfant et de l'Adolescent (AFPPEA) / Président de la Fédération Française de Psychothérapie Psychanalytique de l'Enfant et de l'Adolescent (FFPPEA) / Président de l'Association CEREP-Phymentin / Président de l'Association Européenne de Psychopathologie de l'Enfant et de l'Adolescent (AEPEA) / Président de la CIPPA (Coordination Internationale entre Psychothérapeutes Psychanalystes s'occupant de personnes autistes et membres associés)

**Adresse-contact**

Pr Bernard GOLSE
Institut Paris Brune
26 Boulevard Brune 75014 Paris

Mail : bernard.golse@icloud.com